

Bonjour, Je vous joins ici quelques observations autour de la question posée par Bob : « Ne travaillez jamais ? »

En cette année d'anniversaire de la naissance de Simone de Beauvoir, je me demande si les artistes ne devraient pas s'inspirer de l'encouragement qu'elle a lancé aux femmes en ayant cessé de répéter que « c'est le travail qui peut seul [leur] garantir une liberté concrète. »

C'est bien paradoxalement en se salariant que les femmes ont pu conquérir leur indépendance financière vis-à-vis des hommes. Qu'en est-il des artistes aujourd'hui ? Décrits la plupart du temps comme pris dans un « laboratoire de la flexibilité »(1) les artistes ne seraient alors qu'objet et non sujets d'expérimentations.

La production artistique n'est pas fonction des contraintes imposées par les institutions de l'art, mais fonction des contraintes que les artistes se choisissent.

Ainsi nous pouvons nous détacher des contraintes de travail posées par les institutions du monde de l'art pour épouser d'autres contraintes liées à d'autres mondes de travail. Ce déplacement vers des contraintes plus communément partagées est essentiel si nous voulons recouvrer quelques libertés critiques. En effet je pense qu'il faut se méfier de tout ce qui pourrait tendre à renfermer l'art sur lui-même - y compris l'autocritique - car pour citer Jean-Claude Moineau : « cela sent très vite le renfermé »(2).

En choisissant nos contraintes en dehors du champ de l'art, nous choisissons dans le même temps de nouvelles contraintes artistiques. Ainsi nous avons la possibilité de nous « coltiner » avec le réel, de mettre à l'épreuve nos recherches respectives et de faire un apprentissage tactique de l'entreprise.

C'est à partir de nos positions de salarié que nous allons tenter de « cannibaliser » la culture de l'entreprise, et essayer ainsi un renversement - même infime - des rapports de forces.

En effet on voit bien l'intérêt des entreprises à s'ingérer dans le monde de l'art et la plus value qu'elles peuvent en tirer, mais quel est l'intérêt pour les artistes ? Dans ce cas autant assumé et revendiqué un statut de salarié et faire de l'entreprise, un espace de contamination par les artistes, plutôt que de voir notre art vampirisé par le monde de l'entreprise sans réagir. C'est-à-dire essayer de plier et d'instrumentaliser l'entreprise à nos fins, plutôt que l'inverse. Travailler au sein de l'entreprise mais dans le but de construire une autre culture, une culture qui échappe aux intérêts de celle-ci. Une culture de l'échec, du freinage, de l'incompétence, ...

Pour nous qui développons des pratiques artistiques, l'enjeu est aussi de mettre en place de nouvelles tactiques et ainsi de tester les résistances, la validité pratique de nos théories, les capacités d'assimilation de l'institution visée, tester les normes actuelles liées au travail, etc. Les ponts qui peuvent être jetés entre arts et politiques doivent être absolument d'ordre pratique, c'est-à-dire tactique. C'est pourquoi à la différence de Martha Rosler(3) je remplacerais le mot « style » par le mot « tactique » plutôt que par le mot « stratégie ».

Ce dont on est sûr, c'est que cette ingérence des artistes dans le monde du travail n'est pas la bienvenue, surtout si cette ingérence se fait au détriment de la production et de l'image de l'entreprise. Comme pour la pratique de la perruque(4), on sait que tout ce qui échappe à la production dite réglementaire de l'entreprise est proscrit, et doit donc être réalisé de façon semi clandestine.

Témoigner des conditions de travail, c'est à mon sens essayer de montrer ce qui se cache derrière l'image policée des entreprises (publicité, enseignes, vitrine, site Internet, etc.). L'usage du document peut se révéler être une arme qui permet de contrecarrer l'image extérieure qu'entend donner d'elle l'entreprise. C'est pourquoi il ne s'agit pas tant de masquer les modes de production, qu'au contraire, de chercher à les rendre visibles.

On rejoint cette fois encore les féministes qui ont cherché aussi à rendre visible et à faire émerger dans l'espace public ce qui habituellement était caché et considéré comme privé.

On est en droit de penser que les processus de délocalisation permettent, en plus de l'obtention d'un coup du travail moindre, de cacher les conditions de production, ce qui revient à briser la chaîne qui peut exister entre le producteur et l'utilisateur.

Malgré les difficultés que cet engagement engendre, je ne peux que vous inciter à travailler vos pratiques artistiques, vos ruses et vos tactiques de résistances à partir des positions qui sont les vôtres, à partir du contexte quotidien que vous habitez.

Je tiens à vous signaler que ce texte à sa façon est une perruque, c'est-à-dire qu'il a été en grande partie réalisé sur mon lieu de travail, pendant mon temps de travail, et avec les moyens de production que j'avais à portée de la main, soit un stylo du papier et du temps de travail utilisé à des fins personnelles.

Jan-m Membre du Collectif AU TRAVAIL / AT WORK

(1) Pierre-Michel Menger, *Portrait de l'artiste en travailleur*, Turriers, Seuil et La République des Idées, 2002, p.61.

(2) Jean-Claude Moineau, *Pour un catalogue critique des arts réputés illégitimes*, Paris, Catalogue de la Biennale de Paris, 2007, p.47

(3) Martha Rosler, *Martha Rosler Library*, Paris, INHA, 2007, p.4.

(4) La pratique de la perruque c'est le fait de produire un objet à des fins personnelles, c'est-à-dire à des fins qui échappent au contrôle productif du travail et cela à partir des moyens de production de l'entreprise (outil de production, matière première, ...) et sur le temps de travail.